

80 ans de la Victoire



À l'occasion des 80 ans de la Victoire du 8 mai 1945, date de la capitulation de l'Allemagne nazie, la Ville de Douarnenez et le groupe de bénévoles présentent cette exposition spécialement conçue pour un public jeune.

Elle met en lumière une série de portraits de femmes et d'hommes du pays de Douarnenez ayant vécu pendant la Seconde Guerre mondiale. Résistants, marins, pilotes ou victimes civiles, ces portraits sont accompagnés d'une collection de documents, objets et photos d'époque, ainsi que de vidéos d'archives de l'INA.

L'objectif de cette exposition est de rendre hommage à ces femmes et hommes engagés, dont certains noms figurent dans nos rues. Elle vise à transmettre l'Histoire aux jeunes générations, afin qu'elles en saisissent l'importance et que cette mémoire ne tombe jamais dans l'oubli. Elle promeut aussi les valeurs de paix et d'humanité.

La Ville remercie le groupe de travail bénévole ainsi que les associations Histoire et patrimoine du Juch, Poullan gwechall hag hino, et Bernard Roudaut, de Kerlaz, pour leur expertise et leurs travaux, les familles des personnes évoquées dans l'exposition pour leur confiance, les prêteurs de documents et d'objets pour leurs contributions, les associations patriotiques et du souvenir locales pour leur engagement et les communes membres de l'intercommunalité du pays de Douarnenez.

JOCELYNE POITEVIN
Maire de Douarnenez
Présidente de Douarnenez Communauté

PORTRAITS D'ENGAGÉS DU PAYS DE DOUARNENEZ



ALEXIS LE GALL

JEUNE CIVIL « ÉVADÉ »

1922-2019

Je m'appelle Alexis Le Gall.

Mon aventure remonte à juin 1940. Après la capitulation de la France annoncée par Pétain, nous décidons avec mon frère, Jacques, de rallier l'Angleterre où un certain de Gaulle promet de poursuivre la lutte. On a 17 et 19 ans, on est sans expérience militaire, on se fait refuser tout embarquement à Douarnenez.

Mais on est déterminés. Le 19 juin, sans y être autorisés, on saute in-extremis sur l'Ar Zénith, le bateau qui ravitaille l'île de Sein depuis Audierne. Là-bas, on trouve un patron qui nous emmène jusqu'à Quessant. Puis un autre, qui nous conduit jusqu'en Angleterre. Je suis un évadé, c'est la fin de ma jeunesse.

On débarque à Plymouth le 21 juin. Transférés à Londres, nos conditions matérielles sont déplorable. Nous faisons partie des tout premiers volontaires de ce qui sera les Forces françaises libres.

Je fais mes classes au Tchad. En juillet 1942, je participe à la victoire d'El-Alamein, en Égypte. Avec la 1^{re} Division française libre, on gagne Tobrouk, la Tunisie et l'Italie mais je garde un étrange souvenir du débarquement en Provence, en 1944.

Alors qu'on vient libérer notre pays occupé, après quatre ans de combats et d'absence, les volets se ferment à notre passage, je ne reconnais pas mon pays.

Peu importe, je poursuis ma mission et participe aux grandes heures de la campagne de France. Je suis blessé sur le front d'Alsace, près de Colmar, en janvier 1945. Je frôle la mort.

Après la guerre, on s'est retrouvés sans aucun avantage, aucun hommage. Mais si c'était à refaire, je referais exactement la même chose.

Alexis Le Gall n'a pas, à ce jour de lieu à son nom dans le pays de Douarnenez. Il est le parrain de la 12^e promotion du centre de formation de l'armée de Terre de Dieuze (Moselle), qui lui a dédié un chant : « Nous voulons prouver ce soir que les « clochards de la gloire » resteront dans nos mémoires ».



Alexis Le Gall, en compagnie d'autres membres de la 12^e promotion de l'armée de Terre, en 1945.

PAUL EDOUARD PAULET

UN « MONSIEUR » PARMIS LES JEUNES

1897-1942

Je suis Paul Edouard Paulet. Dans ma famille, on dit seulement Edouard. Dans la France libre, tout le monde m'appelle « monsieur Paulet ».

Mobilisé en 1917, je fais deux ans dans les transmissions, dans l'Oise. À la fin de la Première Guerre mondiale, j'entame une carrière dans la chimie puis la banque. En 1929, je suis nommé à Douarnenez où je rachète une petite conserverie, sur le Port-Rhu.

Ma femme, Marguerite, est originaire de Quimperlé et artiste. C'est elle qui dessine le célèbre « petit navire » de nos conserves. Nous sommes les heureux parents de sept enfants.

Marqué par le premier conflit mondial, je ne peux admettre la capitulation de la France, en juin 1940. J'ai 43 ans, une famille nombreuse, des responsabilités professionnelles et un grade de sous-officier mais impossible de continuer une vie normale et de ne pas participer à la défense du pays. L'appel du 18 juin me décide.

Il faut faire vite car les Allemands arrivent en Bretagne. Copropriétaire du thonier, *Ma Condole*, j'organise une évasion par la mer depuis Douarnenez. On est le 19 juin 1940. Avec le patron Joseph Mazou, on embarque 45 personnes motivées, âgées de 17 à 25 ans. Je fais aussi charger 5 tonnes de conserves dans les cales du bateau. À 17h30, on appareille. On arrive le lendemain à Newlyn.

Engagé dans les Forces françaises libres, je participe aux campagnes d'Erythrée et de Syrie (entre autres). Je suis fait prisonnier à l'issue de la bataille de Bir-Hakeim (Libye), en 1942. Alors que nous sommes transférés vers l'Italie, notre bateau, le *Nino Bòio*, est torpillé par un navire anglais. Je meurs dans le naufrage, au large de la Grèce.



« Un homme d'une rare noblesse d'être, d'une rigueur absolue dans ses convictions et sa rigide de vie, exigeant pour lui-même mais indulgent à tous les autres. Les qualités humaines prédominaient chez lui, il n'en était pas moins un remarquable technicien et un excellent instructeur. »

Cécile Espé, Compagnon de la Libération

« Il était le « doyen », le « Signe » de la section à qui on s'adressait jusqu'au bout du monde présentait... J'ai son expérience en main et domaines en faisant un quart de siècle on était heureux d'avoir recours dans les situations délicates (...). Paulet était un seigneur, simple et modeste, mais noble et respecté. »

Jacques Pétit, Compagnon de la Libération

MARCEL LE BIHAN

L'HÉROÏQUE « MARIN DU CIEL »

1916-1940

Je m'appelle Marcel Le Bihan. Je suis né à Douarnenez, où la mer a façonné ma courte vie. Joueur à la Stella-Maris dans ma jeunesse, je m'engage dans l'aéronautique navale à l'âge de 18 ans, en 1935.

Je deviens pilote d'hydravions mais, très vite, mon tempérament de feu décide mes chefs à faire de moi un pilote de chasse. En janvier 1940, à mon changement d'affectation, mon commandant me met en garde : « Je ne vous souhaite qu'une chose, Le Bihan, c'est d'être prudent. »

Je suis affecté dans le Var où les moyens des bases d'Hyères et de Cuers viennent d'être regroupés. À ce moment-là, la France est encore en guerre contre l'Allemagne et ses amis. Notre mission est de protéger le ciel toulonnais et les infrastructures militaires des attaques ennemies.

Le 15 juin 1940, les sirènes nous appellent aux postes de combat. Les Italiens mitraillent les aérodromes du Var. On décolle. Je prends en chasse un puis deux avions. Le 3^e est en vue quand ma mitrailleuse s'enraille, je n'ai plus de munitions, la carlingue et le moteur de mon aéronef sont criblés de balles. Je vais me crasher, c'est sûr.

Je décide alors de fondre sur l'adversaire, d'entrer en collision avec lui plutôt que de le laisser s'échapper. À 12h07, objectif atteint. Mon avion s'écrase. Celui de l'Italien aussi. Blessé et brûlé, je me traîne sur le sol. Malgré l'assistance d'habitants et mon transfert à l'hôpital de Brignoles, j'y meurs en fin de journée.

Depuis ce jour, la commune de Rocbaron me vénère et a fait de moi son « enfant adoptif ». La Ville de Douarnenez, elle, a donné mon nom à une rue du quartier de mon enfance, près de la chapelle Sainte-Hélène. Un navire (gravitateur-dépanneur) de la Marine nationale a porté mon nom.



Un habitué



JOSEPH BALANNEC

UN QUARTIER-MAÎTRE PARMI LES LIBÉRATEURS

1910-1945

Je suis Joseph Balannec, fils de François, qui est patron de pêche à Douarnenez. Dans ma ville, aujourd'hui, on me connaît surtout sous le nom de « quartier-maître Balannec ».

Je quitte la cité penn-sardin pour l'Angleterre, en 1943. J'ai alors 33 ans. Douarnenez est occupée et la navigation restreinte. Je prends cependant la mer au nez des Allemands, pour rejoindre la France libre.

Je le fais à bord du palangrier *Ar Voulavc'h* (le merle) dont je suis le patron. À bord, avec moi, il y a quelques compagnons dont mon jeune frère, René. Il y a aussi quatre aviateurs alliés et quelques agents du Bureau central de renseignement et d'action (BCRA), qui est l'ancêtre des services secrets français.

Nous arrivons à Penzance, en Cornouailles britannique, après 27 heures de navigation. Une fois à Londres, je m'engage dans les Forces navales françaises libres (FNFL). Je suis affecté sur la corvette *Roselys* comme quartier-maître de manœuvre. Nous sommes en charge de l'escorte des convois de part et d'autre de l'Atlantique.

En juin 1944, je participe au D-Day en Normandie. Après un passage par Douarnenez, je suis incorporé aux fusiliers marins du front de l'Atlantique, début 1945. Envoyé sur les opérations de libération de l'île d'Oléron, je commande, le 30 avril 1945, un chaland de débarquement rempli de commandos. Lors de l'offensive, mon mitrailleur est tué. Je le remplace mais je suis touché par une balle ennemie. Je meurs dans la journée, à Rochefort.

En plus d'avoir une rue à mon nom, en surplomb du quartier du Rosmeur, à Douarnenez, mon nom figure sur un monument de Plouganou, à la mémoire des Bretons de Forces françaises libres.



Copie de la revue FNFL, 1945



Libéré sur liste publiquée en 1945



YVES GUELLEC

SOUS-OFFICIER SPAHI ET COMPAGNON DE LA LIBÉRATION

1913-1944

Je suis l'adjudant-chef Yves Guellec mais dans ma famille, on m'appelle « Tonton Louis ». Je suis fils de cultivateurs, de Floaré. Je commence ma carrière dans l'armée de Terre, à l'âge de 19 ans, comme engagé volontaire. Je suis affecté au 8^e régiment de Dragons, à Lunéville.

Lorsque la guerre débute, en 1939, j'intègre le 1^{er} régiment de spahis marocains (cavalerie) à Beyrouth et je suis de toutes les campagnes en Afrique.

Quand le général de Gaulle lance son appel depuis Londres, en juin 1940, je rejoins les rangs de la France libre. Je signe mon engagement en mars 1941. J'intègre la mythique deuxième division blindée (2^e DB) du général Leclerc. Celle qui libérera Paris en août 1944.

Mais avant cela, sous les ordres de Leclerc, je combats en Syrie et en Libye. C'est dans ce pays, à Koufra, qu'il prononce cette fameuse phrase : « Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg ». La postérité a appelé ce moment, « le serment de Koufra ». Nous, on a tous fait de notre mieux pour y parvenir.

Je participe au débarquement en Normandie, en juin 1944, toujours avec la 2^e DB. Après avoir libéré Paris, moi et mes compagnons filons vers Strasbourg. Comme promis à Koufra. À quelques kilomètres de Lunéville, dans les forêts vosgiennes, je suis blessé pour la 3^e fois depuis le début de la guerre. On est le 19 novembre 1944, j'ai 31 ans, mais c'est la fois de trop.

Trois jours après ma mort, le drapeau français flotte sur Strasbourg. Comme 270 autres personnes, je suis nommé Compagnon de la libération à titre posthume, en 1945. Je suis le seul de Douarnenez, où je suis inhumé, à recevoir cette distinction. La 40^e promotion des élèves sous-officiers de l'armée de Terre, de Saint-Maxent, porte mon nom.



Yves Guellec (à gauche) et ses camarades (1941).



L'Ordre de la Libération a été créé le 16 novembre 1940, par le général de Gaulle, en tant que chef des Français libres.

La médaille de l'ordre est la 2^e plus haute distinction militaire française à ce jour, après la Légion d'honneur. Seulement 1 038 personnes (dont 6 femmes), cinq communes (dont 1 de Saint) et 19 unités combattantes en ont été décorées.

La devise de la médaille est : « Patriam servando victoriam tulit » (en servant le patrie, il a remporté la victoire). Ses couleurs sont le noir, pour la souffrance et la mort, le vert olive pour l'espoir.

JEAN MARIN

LA VOIX DE LA FRANCE LIBRE

1909-1995

Je m'appelle Jean Marin. Mais je dois vous confier un secret, ce n'est pas ma vraie identité. Quand je suis né à Douarnenez, le 24 février 1909, ma famille m'a donné le nom d'Yves Morvan.

Baptisé au Sacré-Cœur et scolarisé aux Saints-Angas, je fais mes études supérieures à l'École navale, à Lanvéoc-Poulmic. Une fois diplômé, je suis officier dans la Marine française, entre 1930 à 1938. En 1939, je deviens correspondant de presse à Londres pour l'agence Havas.

Je suis l'un des premiers à rejoindre le général de Gaulle, en 1940. J'ai 31 ans et je prends le pseudonyme de Jean Marin, en référence à un ami douarneniste.

Je suis très grand mais je suis avant tout connu pour ma voix. De l'été 1940 à l'automne 1943, je parle à la BBC. Je suis l'un des piliers de l'émission « Les Français parlent aux Français », qui délivre chaque jour des messages codés aux réseaux de Résistance.

En 1943, j'obtiens l'accord du général de Gaulle de participer aux combats. J'intègre les Forces françaises navales libres (FNFL). Je participe au débarquement en Normandie, puis à la libération du territoire avec la 2^e division blindée de Leclerc.

Je suis à Douarnenez, le 13 août 1944. J'y fais un discours. Après la guerre, je reste dans le journalisme et dirige l'Agence France-Presse, de 1954 à 1975.

Je repose au cimetière de Douarnenez. La Ville a donné mon nom à la passerelle qui enjambe le Port-Rhu.



Jean Marin, à Douarnenez, le 13 août 1944.



LE TRÉBOULISTE

Je suis le *Trébouliste*. Un bateau de pêche de 22 m, construit au chantier Le Gall, à Port-Rhu, dans les années 1930.

Conçu et taillé pour la pêche à la langouste, je suis connu pour mon action en faveur de la France libre. Je suis le premier bateau de pêche à acheminer des hommes entre la pointe Finistère et l'Angleterre en secret. D'autres le feront après moi.

Pour mon cas, la traversée interdite a lieu dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, entre Douarnenez et Falmouth. Pétain a appelé à cesser le combat le 17, de Gaulle a lancé un appel à le rejoindre à Londres, le 18. Mon patron, François L'Helguen, choisi d'aider les forces armées françaises à poursuivre le combat.

Avec la plus grande discrétion, il fait embarquer plus d'une centaine de personnes à mon bord dont les élèves et moniteurs de l'école de pilotage du Mans, qui s'est repliée à Morlaix, en raison de l'avancée des Allemands vers l'Ouest. C'est Édouard Pinot, commandant de l'école, qui a fait affréter le bateau. Ses gars seront les pionniers des Forces aériennes françaises libres (FAFL).

On prend la mer peu après minuit. On sort de la baie de Douarnenez pour remonter vers l'Angleterre. Au fond de la rade, on aperçoit Brest en feu. Les infrastructures ont été incendiées pour ne pas que les Allemands en jouissent. Jeudi 20 juin, vers 7h, nous arrivons en Angleterre. Moi et mon équipage sommes pris en remorque par un navire anglais, pas question, si près du but, de sauter avec une mine.

1940, le 19 juin à Douarnenez, François L'Helguen



Membres de l'école de pilotage du Mans, lors de la traversée.



L'odyssée de la Petite Anne

De nombreuses évasions par la mer ont été réalisées durant l'Occupation. Certaines ont été moins faciles que d'autres.

Ce fut le cas de la *Petite Anne*, en octobre 1940, achetée par les frères Vourch, de Plomodiern. Guy (futur membre des commandos Kieffer) et Jean (Compegnon de la Libération).

Les six passagers de la pinasse prennent la mer le 21 octobre, avec deux jours de vivre et d'eau. D'aucun ne connaît la navigation ni la mécanique. Pénurie d'essence, tempête... La traversée vire au cauchemar. Un cargo anglais les récupère après une « odyssée » de dix jours, à la dérive au large de l'Irlande.

MARCEL FLORC'H

UN MARIN D'ÉTAT À LA TÊTE DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS (FTP)

1922-2002

Je m'appelle Marcel. Je suis né dans une famille de modestes boulangers de Douarnenez. Orphelin très jeune, je suis élevé par ma grand-mère dans notre grande maison du Tal an ti (à l'angle de vos actuelles rues Duguay-Trouin et du Dr Paugam). C'est le rendez-vous des copains et bientôt celui de la Résistance.

Quand Pétain acte la capitulation de la France, je suis élève à l'école de Maistrance, à Brest. En escale à Londres, le 18 juin 1940, pour des affaires de routine, je tente de m'engager dans la France libre. Je suis découragé par le commandant du bateau qui, revolver à la main, me contraint à rembarquer.

Je deviens marin d'Etat, basé à Toulon, mais quand je suis à Douarnenez, je mène des actions clandestines interdites, avec mes amis René Le Gouill, « Zeff » Montfort et André Leryennat.

Entre 1941 et 1943, on sabote, on tracte, on renseigne, on lacère les affiches vichystes. En 1942, le mouvement s'organise autour du Parti communiste. J'entre officiellement dans la Résistance locale des Francs-tireurs et partisans (FTP), le 1^{er} décembre 1943. Je prends le commandement de la compagnie Kléber, en 1944. L'ancien four à pain de mon père sert de planque.

Parmi nos faits d'armes, il y a le combat de Lesven, le 26 août 1944, à Beuzec. On empêche l'embarquement des derniers Allemands du Finistère, basés à Audieme, vers Brest. Après des tirs nourris, nous obtenons leur reddition. Plus de 230 d'entre eux sont fait prisonniers.

Et puis, sur le chemin du retour, il y a la méprise de Lenn a Voa. On se fait tirer dessus par des avions alliés (américains) qui ne nous reconnaissent pas. Six camarades meurent, 14 sont blessés. Moi, je suis considéré mort. C'est une religieuse qui, se penchant sur ma dépouille, entend un léger souffle. Je vis.



Les blessés des combats de la baie d'Aur de Guennou et de Cap-Siret, à la date que du Clac.

MATHURIN QUINIYOU

AVOIR 15 ANS AU JUCH SOUS L'OCCUPATION

1925 - 2017

Je m'appelle Mathurin Quiniou. Mes parents sont agriculteurs au Juch. J'ai 14 ans en 1939 et je suis élève au Liès, à Quimper.

Depuis la déclaration de la guerre, toutes les personnes mobilisables ont été appelées sous les drapeaux. À Kermenguy, six hommes de la famille Le Coz sont mobilisés. Dans certaines maisons, il n'y a plus personne. Beaucoup de jeunes, comme moi, arrêtent l'école pour aider à la ferme, encadrés par des personnes âgées.

Après l'invasion allemande du 10 mai 1940, un désordre général commence. Les communications sont coupées, rien ne fonctionne. La vie économique est perturbée. Réquisitions de foin pour nourrir les chevaux utilisés par les Allemands ou de hêtres sur pied pour faire des sabots, pénuries de matières premières... Je me rappelle avoir couru jusqu'à une petite boulangerie, à la gare de Guengat, pour trouver du pain.

À partir de l'automne 1940, il y a des tickets pour s'approvisionner. Tout est contingenté. Comme on peut travailler la terre, on souffre moins que les villes. Le blé noir, les pommes de terre et les légumes secs de plein champ ne manquent pas. Dans plusieurs fermes, on élève des moutons pour la laine. La grand-mère de Guerlach-Hir file au fuseau et à la quenouille.

On ne manque pas d'idées, non plus. Pour remplacer le café, les fermes cultivent un peu d'orge que l'on grille chez le boulanger. Certains ont même tenté de griller des glands ! La saccharine remplace le sucre. Le pain est gris, fait avec du son et de la farine de maïs ou de fèves.

Les rares voitures du Juch ne circulent plus faute de carburant et d'Ausweis. On s'éclaire avec des lampes à acétylène faute de pétrole. À la fin de la guerre, une quinzaine de fermes de la commune sont équipées d'éoliennes.



Mathurin Quiniou

Plus de tissu

La qualité des produits manufacturés baisse, il est de plus en plus difficile de trouver des tissus. Patientes et ingénieuses, deux de mes cousines, Jeanne et Agnès Quiniou, se sont faites de jolies robes pour la fête du 15 août. Une grosse pluie d'orage les a surprises sur le trajet du retour. Arrivées à la maison, le tissu n'avait pas supporté la pluie. Il s'était rétréci.

Une solidarité envers les prisonniers

Un comité d'aide aux prisonniers se constitue. Il se réunit une fois par mois à l'école des Scouts. On y confabonne des colis et on règle les problèmes administratifs. Madame Le Lann, l'institutrice à l'école publique, en est la présidente. Son mari est captif. En septembre 1942, la kermesse organisée pour les prisonniers dans le pré du Rosario, à la gare, est un succès.



Mathurin Quiniou

La famille Quiniou, de gauche, peu de temps après la fin de la guerre à l'occasion d'une fête



MARGUERITE SEZNEC

AGENT DE LIAISON ET INFIRMIÈRE

1902-1984

Je m'appelle Marguerite. En 1940, j'ai 38 ans. Je travaille dans les bureaux, chez le conservier Chancerelle.

En 1942, je m'engage dans la Résistance. Je réalise plusieurs missions à Douarnenez. Je dactylographie les bulletins clandestins de l'Organisation de résistance de l'armée (ORA), ainsi que pour les mouvements Turma Vengeance et Bourgogne. Ce sont des publications interdites qui permettent aux Résistants de se tenir informés. Dans le même temps, j'héberge clandestinement des aviateurs alliés à mon domicile.

Lors de la Libération de Douarnenez, en août 1944, je soigne de nombreux blessés grâce à mon diplôme d'infirmière de La Croix-Rouge.

Le 22 juillet 1945, je suis décorée de la Croix de guerre, à Douarnenez, des mains du général de Gaulle en personne.

D'autres femmes de Douarnenez ont aussi des actions importantes lors de l'Occupation. C'est le cas d'Yvonne Le Ray-Chancerelle (1903-1981) qui dirige la conserverie familiale en l'absence de son mari, parti rejoindre le général de Gaulle en Angleterre. Depuis sa maison de la rue du Môle, elle participe au réseau d'évasion d'aviateurs anglais et américains ainsi que de Résistants.

En 2023, la Ville de Douarnenez donne le nom de sept d'entre nous à des rues du quartier des Hauts du Ris. Il y a nous deux ainsi que Madeleine Gestin (1906-1946), Marie-Josèphe Nouy (1914-1982), Yvonne Désirée Kervarec (1918-2007), Anne Fencalet (1920-2014) et sa sœur, Charlotte.



Donne de l'Armée rouge au général de Gaulle à Paris en libération par l'Armée rouge, le 22 juillet 1945, à Douarnenez.



LE MAQUIS DE KÉLARNÉ

REFUGE DES MAQUISARDS DU JUCH

1944-1944



Je suis le maquis de Kélarne. Je porte le nom du village situé au fond de la vallée du Stang Vraz, au Juch. Celle-ci s'étend au sud du bourg jusqu'à la frontière de Guengat.

Je suis né en avril 1944 de la volonté d'une poignée de maquisards originaires de Douarnenez. C'est en partie grâce à René Tymen que j'ai pris vie. Un jour d'avril, ce jeune homme de 19 ans voit des gars de son âge poser leurs sacs dans la cour de la ferme de ses parents, à Kélarne. Ils sont à la recherche d'un endroit où s'établir. René leur déniché un lieu écarté.

En mai, le groupe s'étoffe. En juin, il reçoit l'apport du groupe Marceau, formé d'étudiants quimpérois. Son chef est André Pellen dit « Max ». Y figurent aussi des membres des brigades internationales et des Russes, prisonniers de guerre. En juillet, j'abrîte une quarantaine d'hommes.

Chez moi, la prudence est la règle. Pas de feu près du campement. Les repas chauds se font dans les bâtiments de fermes des familles Tymen et Quiniou. Un poste de radio, écouté clandestinement dans les greniers donnent les messages. Les déplacements se font discrètement le long de la rivière du Ris, sous le couvert de saules.

Quatre hommes sont affectés aux guets, d'autres patrouilles dans les bois environnants. Ils observent les mouvements des Allemands, cantonnés au bourg. Mon armement est modeste : trois pistolets mitrailleurs Sten, des grenades et des explosifs. Nos opérations sont principalement liées aux parachutages annoncés et des sabotages.



Les maquis sont liés à la création du Service du travail obligatoire (STO), au début de l'été 1942. Les jeunes hommes nés entre 1920 et 1922 doivent aller travailler en Allemagne. Ceux qui ne veulent pas obéir doivent se cacher. Plusieurs choisissent d'entrer dans la Résistance.

ROBERT ALEXANDER O'KANE

L'AVIATEUR NÉO-ZÉLANDAIS RECRUTÉ PAR LES FLOTS

1921-1944

Je suis l'adjudant (*warrant officer*) Robert Alexander O'Kane, matricule NZ411577. Je suis un aviateur de la Royal Air Force, né en Nouvelle-Zélande.

Après avoir servi dans l'armée de l'air néo-zélandaise (1941), j'ai fait route pour le Canada où j'ai suivi un entraînement au sein de la Royal Canadian Air Force. Attaché à la Royal Air Force, j'embarque pour le Royaume-Uni le 26 janvier 1943.

Au printemps 1944, je suis opérateur-radio et mitrailleur à bord d'un bombardier, de type Liberator GR.V, du 53^e *squadron* de la Royal Air Force. Je participe à une patrouille anti sous-marine dans le secteur ouest de la Manche.

Le 6 juin, jour du Débarquement en Normandie, notre avion décolle à 23 h 57 de Saint-Eval, en Cornouailles anglaise. C'est ma 33^e opération maritime du genre et ma dernière. Notre bombardier est abattu par un sous-marin allemand. Je meurs au combat, le 7 juin 1944, jour de mes 23 ans.

Mon corps est le seul de l'équipage que rend la mer, quelques jours plus tard. Ma dépouille est retrouvée sur la crique de Kérandraon, à Poullan, le matin du 18 juin. Elle est déposée dans une grange du village avant d'être veillée par des habitants, sous le contrôle de soldats allemands du poste de garde de Kerbasquin.

Je suis inhumé au cimetière de Poullan-sur-Mer. Ma sépulture est l'unique tombe de guerre du Commonwealth de la commune. Mes neufs camarades, disparus en mer et non retrouvés, sont commémorés au mémorial de Runnymede (Surrey, Royaume-Uni).



L'opérateur-radio Robert Alexander O'Kane, né en Nouvelle-Zélande, est tué au combat le 7 juin 1944.

JEAN-FRANÇOIS LE GOFF

1929-1945



ARRÊTÉ EN CLASSE À 16 ANS

Je m'appelle « Jean » et j'ai 16 ans à jamais. Je suis originaire de Confort où vivent mes parents. Mon père, Guillaume, y est boulanger et cafetier. Dans le secret, il œuvre pour la Résistance.

Moi, je suis scolarisé au collège moderne de Douarnenez. Il s'agit des bâtiments situés rue Louis-Pasteur qui sont, aujourd'hui, votre Centre des arts.

En 1944, j'y suis interne. Tout bascule le 4 mai, quand les Allemands viennent m'amener en pleine classe. Les deux hommes en imperméable beige qui accompagnent le proviseur me demandent de les suivre. Je monte dans leur voiture. Je ne le sais pas encore mais je ne reverrai jamais Douarnenez.

Sur la route, je croise la voisine de mes parents. Pauvre Marie Souben ! Elle est venue depuis Confort, à vélo, pour tenter de m'éviter d'être pris. Trop tard. La veille, la Gestapo a arrêté mon père et a fait brûler notre maison. Ma mère a juste eu le temps de partir se cacher avec mon frère, Yves. Mon père et moi sommes déportés vers des camps du Reich. Lui, à Neuengamme. Moi, à Mauthausen. J'y meurs le 19 janvier 1945. Une plaque de marbre, à l'intérieur de la cour de l'école, entretient mon souvenir.



MARIE-JOSÈPHE NOUY

1914-1982

DE « MIMI LA BLONDE » À « NUIT ET BROUILLARD »

Dans la vraie vie, je suis Marie-Josèphe Nouy. Je tiens un café sur le port du Rosmeur, à Douarnenez, avec mes tantes. Mais pour mes amis résistants des réseaux Johnny et Wildé Hautet, je suis « Mimi la Blonde ».

Engagée dès 1940, je recueille les premiers agents de la France libre qui débarquent en Finistère. Les autorités allemandes découvrent mon activité secrète et m'arrête, à Douarnenez.

En août 1941, je suis déportée à Gelsenkirchen, Breslau, Ravensbrück, Mauthausen... Je suis ce qu'on appelle

une «Nacht und Nebel» (nuits et brouillard), un terme qui désigne les opposants au régime nazi voués à disparaître.

Je suis ainsi condamnée à mort, trois fois, par les tribunaux allemands. Au camp à Ravensbrück, en 1944, je sers de cobaye pour des expériences médicales en dermatologie et gynécologie. J'y contracte le typhus. J'en suis libérée en avril 1945 par La Croix-Rouge.



L'ABBÉ CONAN

1911-1944



Ensemble de l'école de Poullec au début des années 1930, avec l'abbé Conan (en rouge)

Je m'appelle Louis Conan mais les gens me connaissent sous le nom de « l'abbé Conan ». Je suis né à Landudec et je suis entré au séminaire de Quimper en 1933, à l'âge de 22 ans.

Ordonné prêtre en 1939, j'ai exercé comme vicaire auxiliaire à Plogastel-Saint-Germain et Pouldreuzic avant d'être nommé vicaire à Poullan-sur-Mer, en août 1941.

Début août 1944, le Finistère est en train d'être libéré. La fin de la guerre semble proche. Moi, je continue d'officier tout en étant, dans le secret, un agent de liaison pour la Résistance locale où je joue le rôle de « boîte à lettres ».

Mais tout s'arrête le 6 août 1944. Je reviens à bicyclette du pardon de la chapelle Sainte-Espérance, à Beuzec-Cap-Sizun, où j'y ai chanté la messe et prêché. Au niveau de Kéroulou, je rencontre un

convoi de treize voitures allemandes qui quittent le secteur. Elles viennent de se faire mitrailler par la Résistance intérieure (deux FFI de Meilars).

En représailles, les Allemands ouvrent le feu. Au mauvais endroit au mauvais moment, je tombe sous les balles ennemies. Cette fusillade tue aussi Joseph Mens (25 ans), Henri Celton (25 ans) et Yves Léostic (36 ans), de la gare de Beuzec.

Peu de temps après, la commune fait ériger une stèle en notre mémoire. Près de 1 000 personnes assistent à l'inauguration, le 25 août 1945.



JOSEPH COULLOC'H

1912-1944

Je suis Joseph Coulloc'h, médecin militaire colonial. Originaire de Tréboul, où ma mère réside, j'ai fait mes études à l'École de santé navale de Bordeaux. J'ai passé les deux premières années de ma carrière auprès des populations du Gabon.

Quand la guerre éclate, en 1939, je quitte la météo tropicale de l'Afrique pour la Meuse et les combats du front de l'est de la France. Alors que je soigne les blessés, je suis fait prisonnier. On est en juin 1940. Ma captivité dure sept mois.

Je reprends ensuite ma carrière. D'abord à Quimper avant de passer en zone libre, du côté de Marseille. Je suis affecté à l'Hôpital d'instruction des armées Bégin, en région parisienne, au printemps 1944.

Le 24 mai, je quitte la capitale pour Douarnenez. J'ai reçu, deux jours plus tôt, un télégramme de mon épouse, Monique. Elle vient d'y donner naissance à notre fils. Nous nous sommes mariés il y a un an.

J'ai 31 ans. C'est notre premier enfant. Fou de joie, j'obtiens une permission et saute dans un train pour les rejoindre.

Entre Auray et Hennebont, notre convoi est mitraillé par les Alliés. Je soigne au maximum les blessés mais les avions tournent au-dessus de nous. Je décide de me mettre à l'abri dans un bois tout près. Las. Le 3^e passage des Américains m'est fatal. Je meurs après avoir été touché au cou par un éclat de mitraille.

Mon corps est rapporté à mes proches, à Douarnenez. Inconsolables. Grâce à mon oncle, le chanoine Henri Pérennes, ma correspondance avec ma mère est passée à la postérité.



avec l'épouse

CORENTIN CELTON

1901-1943

Je m'appelle Corentin. Je suis le fils d'un marin pêcheur et d'une sardinière, de Douarnenez. J'ai fait le même métier que mon père, de mes 12 ans à mon service militaire.

Je suis ensuite parti tenter ma chance à Paris où j'ai travaillé dans des hôpitaux publics. Encore plus que de soigner les gens, c'est la défense des personnels qui me passionne. Je deviens syndicaliste et représente les travailleurs dans les plus hautes instances syndicales.

Appelé sous les drapeaux en 1939, j'entre dans la clandestinité dès l'armistice de 1940. Je veux poursuivre la lutte contre l'occupant allemand. Mon parti, le PCF, me charge de la propagande en milieu hospitalier.

Je suis arrêté le 26 mars 1942, en possession d'une fausse carte d'identité pour un camarade. Après y avoir échappé plusieurs fois, je suis condamné à de la prison. À Fresnes, où je purge ma peine, je crée un réseau de Résistants détenus.

Découvert puis jugé, je suis condamné à mort. Il me coûte peu de mourir puisque j'ai la certitude que la France vivra. Je suis fusillé au mont Valérien, le 29 décembre 1943.

Mon corps a été rapatrié en 1945. Je suis inhumé au cimetière de Douarnenez.



12.4.1942 817717
Celton

LES MARTYRS

Nous sommes Thomas Le Moan, Pierre Lucas, Henri Guéguen, Joseph Brochu, Alain Strullu et Joseph Boulic. Originaires de Ploaré et de Kerlaz, on nous appelle « les martyrs de La Roche-Maurice » car c'est la commune où nous sommes morts.

Âgés de 19 à 29 ans, nous faisons partie d'un même groupe de Résistants. Les Allemands, eux, nous appelaient « terroristes ».

Nous avons été arrêtés par un commando de parachutistes du général Ramcke, le 21 juillet 1944, dans les environs de Douarnenez. Après avoir été internés à la Clarté (Kerlaz), nous avons été transférés à La Roche-Maurice (pays de Landerneau).

Là-bas, nous avons été fusillés et nos corps ont été jetés dans une fosse commune, creusée au pied d'un arbre. Sur le tronc, nos assassins avaient inscrits la date de leur acte, le 31 juillet.

Nos proches, sans nouvelles de nous pendant plusieurs mois, ont mené des recherches. En octobre 1944, nos dépouilles ont été trouvées puis rapatriées. Nous sommes depuis inhumés à Douarnenez et Kerlaz.

